

RENCONTRES SIGNIFICATIVES

Ludo Noens

L'Etudiant avait dix-huit ans. Il s'était fait inscrire, il y a une semaine, en première candidature de Philosophie à l'institut universitaire Saint Ignace à Anvers. Bien entendu, il ne pouvait se permettre de faire le trajet Haacht (où se trouvait la maison familiale) – Anvers tous les jours. Il devait trouver une chambre, tout près de l'université, comme tout étudiant qui se respecte.

Mais l'Etudiant voulait surtout habiter seul parce que les relations avec ses parents étaient à ce point tendues que tout autre compromis en devenait impossible. Il était assez excentrique de caractère et était en outre un rêveur opiniâtre.

Son père – directeur d'une usine de chaussures à Heist-op-den-Berg – imaginait volontiers son fils prendre plus tard le fauteuil de directeur de son entreprise, mais il s'avéra petit à petit qu'une idée avait germé dans la tête du fils qui ne laissait dans son cerveau qu'une place minime pour les chaussures (d'ailleurs, l'Etudiant était la plupart du temps chaussé de sandales éculées). Il s'était notamment pris d'une passion sans bornes pour la philosophie et pour la métaphysique. Quant aux chaussures, n'étaient-elles pas, en regard de la philosophie, non seulement littéralement mais aussi de manière figurée particulièrement terre-à-terre?

Ses parents ne comprenaient pas l'Etudiant, et lui regardait ses parents d'une manière un peu suffisante. En fin de compte, le père l'avait laissé partir, s'inclinant devant la décision entêtée de son fils. Au fond, ce n'était qu'un rêveur. Non, la direction de son entreprise, péniblement constituée, serait à coup sûr tombée entre de mauvaises mains.

L'Etudiant trouva rapidement un appartement dans la rue Gorée, tout près de la cathédrale. C'était une ruelle étroite aux très vieilles petites maisons serrées les unes contre les autres. Son nouveau logis n'était pas fameux, un petit deux-pièces meublé au premier étage. Ses moyens étaient limités, son père lui avait affecté une somme mensuelle minimale.

Mais l'Etudiant était bien content. Le confort matériel lui importait peu, c'était un penseur, un chercheur. Le plus drôle, c'est qu'il avait l'allure caractéristique d'un tel personnage: silhouette leptosome, maigre, des vêtements quelque peu étriqués. Il est vrai qu'il avait un regard ouvert qui trahissait une intense curiosité, mais la pâleur de son visage reflétait aussi les préoccupations tourmentées de l'éternel anxieux. Bref, un oiseau rare pour le commun des mortels.

Sa logeuse habitait à quelques rues de là, dans la rue Lorelei. Elle lui avait donné les clefs de l'immeuble de la rue Gorée et l'avait ensuite laissé se débrouiller.

C'est ainsi qu'il découvrit que le rez-de-chaussée de son nouveau 'palais' était une ancienne boucherie, à présent dans un état d'horrible abandon et inhabitée. Fredonnant, la valisette à la main, il traversa lentement les pièces

arrières laissées ouvertes ainsi que la boutique avec ses murs carrelés de faïence blanche, son frigo délabré, et son comptoir à demi démonté.

L'Etudiant gravit l'escalier grinçant et ouvrit la porte de ses quartiers. Du papier à fleurs, un lit pourvu d'un matelas nu, une garde-robe brune avec un miroir, une table de nuit: la chambre à coucher. Du papier à fleurs, une table grossièrement peinte en vert et deux chaises assorties, deux armoires de cuisine vertes datant d'avant-guerre et du bric-à-brac défraîchi: la salle de séjour. Malgré l'allure sordide de l'ensemble, l'Etudiant hocha la tête, il était content.

Prudemment, il rouvrit la porte donnant sur la cage d'escalier, et fit un pas sur le palier. Il écouta attentivement, le nez en l'air.

Pas un bruit.

Sa logeuse lui avait dit qu'il avait un voisin au dessus, un ancien marin, maintenant handicapé et vivant d'une petite pension d'invalidité. Il ne lui causerait pas beaucoup d'ennuis, le Marin n'était d'ailleurs pas souvent chez lui. En prononçant ces mots, la logeuse avait tenté de cacher un sourire furtif qui n'avait pas échappé à la perspicacité de l'Etudiant.

Il revint à l'intérieur et commença à défaire sa valise. Il avait apporté une paire de draps, deux chemises et quelques sous-vêtements. Mais son bien le plus important et le plus précieux, c'était les dizaines de livres qu'il rangea immédiatement d'une manière extrêmement scrupuleuse dans l'armoire de cuisine verte. C'était un passionné de lecture.

Lorsque tout fut prêt, il jeta un regard indécis autour de lui. Il claqua soudain des doigts et quitta rapidement l'immeuble, direction Saint Ignace.

Ce soir-là, l'Etudiant compulsait calmement son programme des cours lorsqu'il fut dérangé par l'ouverture agressive de la porte de rue. Il entendit un gars murmurer, marcher dans le couloir et monter l'escalier maladroitement. Le Marin, pensa l'Etudiant.

Un bout de temps se passa avant que l'inconnu n'atteigne le premier palier. Juste devant sa porte, l'Etudiant entendit son souffle court et un juron étouffé. Bien sur, pensa-t-il, l'homme est handicapé, il a peut-être des béquilles.

L'Etudiant hésita un peu, regarda la porte. Soudain c'était devenu plus calme. Sur le palier, l'homme semblait attendre avant de monter plus haut. Avait-il remarqué la lumière entre les fentes de la porte et n'avait-il pas été mis au courant de la présence de son nouveau voisin?

Finalement, l'Etudiant se leva et ouvrit la porte prudemment. L'homme qui se tenait debout devant lui et qui le regardait d'un air méfiant, marchait en effet à l'aide d'une béquille. Des relents de bière indiquaient qu'il avait bu plus que de raison.

"Bonsoir," commença l'Etudiant, intimidé. "Je suis..."

Le Marin renifla et se prépara soudain à continuer de monter l'escalier.

"Je sais," dit-il sèchement. Ses yeux enfoncés regardaient avec mécontentement. Son visage était creusé de deux sillons le long de son nez prononcé. Sur la tête, il portait un béret de marin de couleur noire qui allait mal avec sa veste grise informe. Son âge était difficile à estimer.

L'Etudiant resta comme deux ronds de flan. Monter l'escalier avec une béquille n'était de toute évidence pas une sinécure pour cet homme, mais

l'Etudiant n'osa pas lui proposer de l'aider. Il le prendrait peut-être pour une insulte, et il avait déjà l'air d'un grognon.

L'Etudiant referma la porte et contempla, peiné, le linoléum rouge et usé. Il resta immobile jusqu'à ce qu'il entendit la porte d'en haut s'ouvrir et se refermer. Ensuite, il alla prendre place à la table, et se pencha à nouveau, cette fois avec nettement moins d'enthousiasme, sur son programme des cours.

Cela ne dura pas longtemps avant que le plafond ne laissât transpercer un bruit sonore et vibrant. L'Etudiant leva les yeux, surpris. Une télévision, pensa-t-il, ce gars doit être sourd comme un pot pour mettre le volume si fort...

Les premières semaines se déroulèrent sans trop de problèmes. L'Etudiant rentrait toujours à la nuit tombante. S'il ne suivait pas les cours à Saint Ignace, il se trouvait avec son nouvel ami (un rouquin avec des taches de rousseur, plus calme et plus pondéré que lui) dans les cafés d'étudiants des alentours. Ou bien il traînait tout seul dans le vieux centre de la ville.

Naturellement, il avait une prédilection pour les librairies, mais vu ses finances limitées, et aussi parce que le choix y était plus vaste qu'au magasin, il s'était fait inscrire à la bibliothèque de la ville.

Le scénario du retour du Marin se répéta immuablement, soir après soir. L'Etudiant l'entendait, probablement ivre, monter l'escalier en jurant, haleter devant sa porte et poursuivre son ascension vers son appartement. Tout comme le premier soir, les sons étouffés de son téléviseur parvenaient dix minutes plus tard à travers le plafond.

Par la suite, l'Etudiant s'était bien gardé d'ouvrir la porte quand le Marin passait. L'attitude de cet homme lors de leur première confrontation, l'avait convaincu qu'il avait affaire à un poivrot banal, un grossier personnage avec lequel il n'avait guère d'affinité.

Il commençait tout doucement à regretter de ne pas s'être enquis de son voisin avec plus de précision au début. Parfois, l'Etudiant avait l'impression que les yeux de cet homme le regardaient à travers le plafond, pleins de haine et d'animosité. Il avait beau avoir une béquille, il n'en paraissait pas moins dangereux. Peut-être mettait-il le volume de son téléviseur si fort dans le seul but de le faire enrager.

Voilà ce que pensait l'Etudiant au début, pensées nourries de sentiments blessés et de la morgue naïve et innocente d'une jeunesse inexpérimentée.

Mais l'Etudiant pouvait se montrer naïf et plein de préjugés, il n'était pas mauvais de nature. En fait, il n'en fallait pas beaucoup pour que son coeur sensible s'attendrisse de pitié et de compassion.

Et c'est ce qui arriva en effet lorsqu'une nuit – la quatorzième dans sa turne – il fut réveillé par un cri plaintif au dessus de sa tête. L'Etudiant s'assit étonné et dressa les oreilles. A travers l'épaisseur manifestement peu importante du plafond, il entendit percer un cri plaintif et son voisin sangloter lamentablement. L'un et l'autre firent une telle impression sur l'Etudiant qu'il déglutit et qu'il continua à fixer l'obscurité pendant encore de longues minutes après la fin de l'étrange perturbation nocturne.

A partir de cette nuit-là, l'Etudiant commença à revoir son opinion à propos du Marin. Il est tout de même handicapé, pensa-t-il, probablement très seul et peut-être aigri. S'il est ivre mort tous les jours, c'est pour oublier son cha-

grin. A-t-il de la famille? Des amis? En tout cas, il ne semble pas marié. Ou il ne l'est plus.

Le caractère de l'Etudiant était tel qu'une fois qu'il était confronté à un problème, il se laissait influencer par ce dernier d'une manière obsessionnelle. Et le problème qui commençait insensiblement à troubler son esprit, c'étaient les faits et gestes du Marin qui habitait au dessus de lui.

Trois jours plus tard – un jeudi – l'Etudiant était penché tranquillement sur l'*Ethique* de Spinoza lorsqu'il se rendit compte d'un phénomène étrange. Le phénomène s'était en fait déjà manifesté à plusieurs reprises, mais il n'avait jamais frappé l'Etudiant. Maintenant c'était aussi évident qu'un éclair dans le ciel d'une nuit dégagée.

Il était dix heures moins le quart, le Marin était monté une heure plus tôt chez lui de sa manière chancelante habituelle. Peu après, le bruit familier de la télévision avait commencé.

Le bruit de la télévision.

Une sorte de tempête rugissante, le sifflement des hautes vagues rejaillissant, des cris terribles qui transperçaient la tourmente. L'Etudiant leva la tête, les yeux mis-clos tournés vers le plafond. Depuis combien de temps ce vacarme durait-il? Et surtout... n'étaient-ce pas les mêmes sons, le même tumulte inquiétant qu'hier et qu'avant-hier et...

Un film, pensa l'Etudiant, un film catastrophe qui se passe en mer. Mais hier? Une série, un de ces feuilletons sans fin. L'Etudiant hocha la tête, rassuré. Il sourit. Quelle connerie pathétique; vraiment quelque chose pour un ancien marin.

Le lendemain, lorsqu'il passa au *Meir* devant un kiosque à journaux, il acheta un hebdomadaire avec les programmes de télévision. Il poursuivit rapidement son chemin vers Saint Ignace où se tenait à dix heures une conférence sur Kant.

A la fin de la lecture, l'Etudiant resta à sa place jusqu'à ce que tout le monde ait quitté l'auditorium. Malgré l'heure encore peu avancée, il se sentait fatigué et avait mal à la tête. Il ouvrit négligemment l'hebdomadaire qu'il avait acheté le matin et commença à feuilleter les programmes de télévision.

Jeudi VRT1, 9h45: *Dallas*. TV2: *Carmen* de Bizet, jusqu'à 10h30. RTBF1: *The mirror crack'd*, un film policier américain. RTL, Hollande 1, 2 et 3, les chaînes françaises, allemandes, anglaises; l'Etudiant les regarda toutes, mais ne trouva rien qui ressemblât à un film se passant en mer. Ou du moins à quelque chose où une tempête continue aurait pu souffler.

Intrigué, il regarda alors les programmes des jours précédents. Rien qui puisse s'y rapporter. L'Etudiant referma l'hebdomadaire, soupira et se frotta les yeux.

Le soir même, à sa turne, l'Etudiant laissa pour la première fois ses cours et l'*Ethique* de Spinoza de côté. Il s'était cuit des oeufs et les avait avalés du bout des dents. Lorsque le Marin revint vers neuf heures, l'Etudiant retint son souffle et écouta le remue-ménage dans l'escalier. Peu après suivirent les sons familiers: la tempête, le bruit sourd des vagues soulevées et les gémissements.

L'Etudiant pressa ses mains sur ses oreilles et se mit à aller et venir dans la pièce. Malgré tout, il entendit soudain un gémissement terrifié. Il retira ses

mains et continua à regarder vers le plafond. Un autre gémissement aigu. Ça ne pouvait être que le Marin lui-même.

L'Etudiant ouvrit la porte de son appartement avec fermeté et monta l'escalier vers le deuxième étage. Retenant son souffle, il frappa à la porte du Marin. Le vacarme des éléments déchaînés lui parvenait maintenant d'une manière à peine adoucie.

"Monsieur?" cria l'Etudiant sur un ton hésitant. "Je peux faire quelque chose pour vous?"

Un "Fous le camp!" retentit à l'intérieur, sur un ton aussi grossier que désespéré. Un ordre peu engageant. L'Etudiant continua à fixer la porte, les lèvres serrées.

"Est-ce possible de baisser le volume de votre téléviseur, monsieur?" insista-t-il enfin. "Car ainsi, je ne peux vraiment pas..."

Comme réponse fusa un juron retenu, suivi d'une plainte mourante.

L'Etudiant respira profondément, abaissa la clenche et ouvrit la porte d'un coup. Déconcerté, il jeta un regard vers l'intérieur de la pièce. Le Marin était couché apparemment inconscient dans un fauteuil, sa béquille sur le sol à portée de main. A deux ou trois mètres devant lui, il y avait en effet un téléviseur où on pouvait voir les éclabousses tournoyants d'une mer en furie. Sur l'écran on voyait les images d'un voilier, la proie des flots déchaînés. Un instant, l'Etudiant contempla comme hypnotisé les images scintillantes de la télévision: une sorte de radeau apparut sur lequel quelques naufragés éperdus commençaient à lancer des cris déchirants.

L'Etudiant reprit ses esprits tout d'un coup; il alla vers le Marin et lui secoua le bras.

"Monsieur! Que se passe-t-il? Ça ne va pas?"

Energisé, l'Etudiant se retourna et tâtonna de ses doigts les touches du téléviseur pour imposer le silence au tumulte inquiétant. L'appareil se tut et l'Etudiant se vit soudain enveloppé par un silence abrupt, bouleversant. Il se tourna à nouveau vers le Marin qui ne donnait toujours pas signe de vie. Aucune lampe n'était allumée dans la pièce, l'Etudiant ne pouvait distinguer sa silhouette que grâce à la lumière du palier.

Finalement, le Marin fit entendre quelques gémissements et soupirs et après un moment ne voilà-t-il pas qu'il se mit à ronfler! L'Etudiant quitta la pièce sans plus insister et referma la porte doucement.

Il remarqua seulement dans l'escalier qui menait en bas, que sa main droite, avec laquelle il avait touché les boutons de la télévision était humide. Il se mit les doigts sous le nez: il sentit l'odeur écoeurante du sel de mer et du poisson...

Non, pensa l'Etudiant, lorsqu'il se réveilla le lendemain matin, je n'assiste pas aux cours aujourd'hui, je ne me sens pas très bien.

De son lit, il contemplait le plafond, songeur. Le Marin l'obsédait.

Je vais faire des achats, pensa-t-il, je vais acheter quelques bouteilles de vin. Non, du whisky, les marins aiment le whisky. Il sauta du lit, se lava en vitesse, mit ses vêtements et quitta sa turne d'un air décidé.

Lorsqu'il revint, il portait deux bouteilles de *Jack White* sous le bras. Il avait agi inconsciemment, impulsivement. Maintenant qu'il était de nouveau dans sa chambre, il regardait non sans surprise les bouteilles qu'il avait posées sur la table.

Mais qu'est-ce qui me prend, pensa l'Etudiant, je dois être fou. Pourquoi ai-je consacré mes derniers centimes à cette saleté? Il tira une chaise de sous la table, soupira en s'asseyant et se frotta les yeux avec la paume des mains. Indécis, il fixa l'horizon pendant quelques minutes.

Mais qu'est-ce qui me prend? Qu'est-ce que j'ai à voir avec ce type grincheux? Un marin raté, un ex-marin, on ne peut plus banal...

L'Etudiant tourna à nouveau les yeux vers les bouteilles. Comme s'il voulait vaincre ses doutes avec violence, il attrapa soudain les bouteilles, quitta la pièce et se dépêcha de monter l'escalier.

Le Marin ronflait toujours, enfoncé dans le fauteuil. Tout près, sur le tapis à moitié usé, se trouvait sa béquille, dans la même position. L'intérieur ne semblait pas très différent de celui de l'étudiant. Sauf que le Marin semblait se soucier de la propreté encore moins que lui. Il y avait même des toiles d'araignées au plafond.

L'Etudiant resta debout, hésitant, à quelques pas du personnage endormi. Après quelques minutes, le Marin ouvrit les yeux. Contrairement à ce que l'Etudiant avait prévu, il ne sursauta pas, mais le regarda d'un air quelque peu surpris.

"Qu'est-ce que tu fous ici?" demanda-t-il enfin. Sa voix était râpeuse. Il se redressa dans le fauteuil et poussa un gémissement. Son regard reposait incrédule sur les bouteilles de whisky.

"Avez-vous jeté de l'eau sur votre télévision?" demanda l'Etudiant. "Vous ne savez donc pas que c'est très dangereux?"

Le Marin le regarda avec méfiance. L'Etudiant se pencha sur la télévision, un vieux Barco et le pointa du doigt.

"L'appareil est tout à fait humide. Regardez, il y a même de l'eau sur le tapis..."

"Mais de quoi te mêles-tu?" répondit sèchement le Marin. "Qu'est-ce que tu viens chercher ici?"

L'Etudiant soupira.

"Je vous ai apporté un petit cadeau..."

Le Marin se redressa.

"Tu as pitié de moi?" aboya-t-il. "Je crache sur ta pitié, tu entends? Pour ma part tes bouteilles, tu peux..."

L'Etudiant se hâta de l'interrompre.

"Non, vous ne comprenez pas. C'est seulement parce que je... Je voulais seulement..."

Embarrassé, il secoua la tête. Le Marin se laissa retomber et gémit à nouveau. L'Etudiant déglutit. Il posa les bouteilles sur une chaise cannée qui était tout près et fit un pas en avant.

"Vous devez m'excuser monsieur, mais... Dois-je aller chercher quelqu'un pour vous? Je ne sais vraiment pas..."

Le Marin fit signe de la main. A la lumière du jour, sous sa rugueuse barbe de deux jours, il paraissait extrêmement sale et maladif.

"Ah, ne m'en veux pas," dit-il soudain d'une manière résignée. "Tu dois être un gentil garçon..."

Ces paroles inattendues touchèrent l'Etudiant.

"Je ne voulais vraiment pas vous embêter," répondit-il intimidé. Il fixait la béquille involontairement.

Le Marin suivit son regard et ricana.

"Damné saloperie," dit-il. "Es-tu déjà allé au Sénégal? Non, bien sûr. Tu n'es qu'un gamin, encore humide derrière les oreilles. J'ai vu le monde, fiston: Rio de Janeiro, New York, Le Cap, Bombay. Je suis allé d'innombrables fois au Congo..."

Le Marin se mit à tousser sans retenue. L'Etudiant fit une grimace, mais ne bougea pas. Le Marin se redressa à nouveau un peu et haleta pendant un petit temps.

"Vingt années de navigation," continua-t-il enfin. "Tu t'imagines? Vingt ans de port en port. Pour ensuite..."

Il secoua la tête apparemment plein d'incrédulité, et plissa les yeux.

"A Dakar, nom de Dieu. Tu connais Dakar? C'est un port tu sais. Ou peut-être pensais-tu que les petits noirs africains se baladaient toujours à poil?"

L'Etudiant ne répondit pas, il se garda de distraire le Marin. Il supposait qu'il allait entendre le tragique récit de cet homme, la cause de sa paralysie, le tournant fatal de sa vie. Sans aucun doute avait-il raconté cent et une fois sa triste aventure dans les cafés, à un auditoire de soiffards que ça n'intéressait pas.

"Une grande ville moderne," poursuivit le Marin, avec la fierté de celui qui a tout vu. "Des gratte-ciel, des supermarchés, des villas. Beaucoup de blanc, un blanc éclatant. De larges avenues. Beaucoup de mosquées aussi; au Sénégal ce sont surtout des musulmans, tu comprends. Le soir, il y a un fourmillement coloré de noirs en costume local traditionnel; une vision étrange, tu sais, entre toutes ces maisons à l'allure européenne. Il y a encore des blancs, bien sûr, mais pas beaucoup. Le Sénégal est une ancienne colonie française; les noms de rue de Dakar se réfèrent d'ailleurs ici et là à des chefs d'état français..."

Le Marin soupira à nouveau et posa un regard oblique sur sa béquille.

"Tu penses que j'ai attrapé l'une ou l'autre sale maladie, pas vrai? Qu'un sale microbe du quartier des putes est venu ronger mes os..."

L'Etudiant fixait toujours le Marin, attendant la suite. Il n'avait jamais pensé que son voisin fût un tel moulin à paroles. Il devait être si solitaire qu'il s'accrochait avidement à tout auditeur qui semblait montrer un soupçon d'intérêt sincère.

"Dans toutes ces rues magnifiquement éclairées, déambulent assez bien de mendiants," poursuivit le Marin. "Des vagabonds, des laissés pour compte. Sais-tu d'où ils viennent? Des misérables bidonvilles à l'écart du paradis du centre ville. C'est là que vivent les populations traditionnelles noires des Onolof, des Peuls et des Toucouleurs dans des baraques en bois entassées et surpeuplées, recouvertes de tôles ondulées grises. Un nid de misère, de pauvreté et de criminalité.

A première vue ces noirs se comportent comme toi et moi, à l'européenne donc; ils travaillent la journée ou sont sans emploi. Ils sont même assez aimables vis-à-vis des blancs. Mais leur esprit abrite encore les traditions de la nuit des temps du continent africain. Je parle du culte des ancêtres, des pratiques de magie, et ainsi de suite, tu piges? Après le coucher du soleil, on donne parfois dans ces bidonvilles des représentations de musique traditionnelle, où beaucoup de monde vient voir..."

Le Marin fixa l'horizon pendant un instant. On aurait dit qu'il allait arrêter son récit. Mais le regard fiévreux de ses yeux trahissait le fait que son aventure était partie sur les chapeaux de roues.

Il parlerait jusqu'à ce qu'il ait dit ce qu'il avait à dire.

"Un soir, pendant que mes amis se donnaient du bon temps dans le quartier du port, je descendis tout seul vers un de ces bidonvilles où avait lieu une de ces fêtes tropicales. Ce jour-là, nous avions chargé une cargaison d'arachides dans notre bateau et malgré mon corps endurci, je me sentais envahi par une fatigue inhabituelle. Je vis une jeune fille exécuter une danse étrange sur le rythme d'un tam-tam fougueux; la foule autour l'encourageait de ses battements des mains et de ses cris perçants. Le tout se passait, la clarté de la lune mise à part, à la lueur d'une paire de lampes à pétrole suspendues.

A un moment donné, la fille noire, maintenant trempée de sueur, tourna quelque fois autour de son axe et s'évanouit. Immédiatement après suivit un dialogue entre deux tam-tams; ils étaient électrisants du fait de leurs bruits sonores qui crispent le cœur.

La foule survoltée commença à se balancer d'avant en arrière et dans un vague sentiment d'oppression, je constatai que ces noirs déchaînés commençaient à m'encercler... comme si j'étais personnellement le centre de cet obscur rituel! Une ombre noire se détacha des autres et s'approcha de moi en faisant des petits pas sinistres. C'était un gars mi-nu, chauve et avec un visage incroyablement ridé. Il s'approcha de moi, et alors que je faisais instinctivement quelques pas en arrière, je remarquai trop tard que j'étais tout à fait encerclé par la foule!

Ce vieil original sortit tout à coup un poignard de sous ses guenilles et le tenant haut il courut les deux mètres qui le séparaient de moi..."

Le Marin fit une grimace de douleur, comme s'il revivait le sinistre événement d'une façon eidétique.

'C'est le jour de la vengeance!' cria-t-il. Avant que je n'aie pu le repousser, il avait planté son couteau dans mon bras droit. Pendant qu'instinctivement, je me tenais le bras et poussais un cri de douleur, je fus poussé ventre à terre avec une force incompréhensible. Je sentis d'abord le genou de ce sa-laud s'enfoncer dans mes reins, et c'est alors que vint le coup de poignard quelque part dans ma colonne vertébrale. Je sentis une respiration chaude dans mon oreille gauche, et j'entendis une voix grinçante siffler: *'Tu ne mourras pas maintenant, Reynaud; le jour où tu comprendras, tu mourras...'* C'est alors que je perdis connaissance.

Le lendemain, je fus trouvé par des Français, qui me transportèrent à l'hôpital sans perdre une minute. Je n'étais pas mort, mais ma situation était tout aussi désespérée: j'allais passer le restant de ma vie paralysé en partie des jambes..."

Le Marin se tut, semblait tout à fait épuisé. Il s'effondra à nouveau et, d'un air hébété se mit à ricaner.

"Reynaud, je ne m'appelle même pas Reynaud..."

Ses yeux se fermèrent, on aurait dit qu'il allait se rendormir. L'Etudiant retint sa respiration; il commençait à avoir la nausée à cause de l'odeur oppressante de la chambre: sueur, poisson et encore quelque chose d'indéfinissable. Il voulait encore poser des questions à propos du téléviseur, se ravisa et quitta le Marin sans plus rien dire.

"Un étrange récit," dit l'ami de l'Etudiant. Ils se trouvaient dans un café, tout près de Saint Ignace et buvaient du chocolat.

"Tu parles," dit l'Etudiant. "Ca n'a ni queue ni tête, tu ne trouves pas? Un Marin qui est pris pour quelqu'un d'autre au Sénégal, poignardé et maudit par une sorte de sorcier indigène."

"Un sort peu enviable," dit l'ami.

"En soi, le récit de cet homme semble encore acceptable," dit l'Etudiant. Cela ne devient inquiétant que lorsque tu le mets en relation avec ces incompréhensibles émissions de télévision..."

"Il a peut-être une installation vidéo et seulement une cassette, un film sur la mer, qu'il passe chaque soir inlassablement."

L'Etudiant secoua la tête.

"Non, il a un vieux Barco et d'ailleurs il est pauvre comme Job..."

L'ami de l'Etudiant hocha la tête et réfléchit un moment. Soudain il sourit.

"Tu sais, certains éléments de ton récit me font penser à une catastrophe maritime historique. Tu parlais d'un radeau avec des naufragés..."

"A la télé," dit l'Etudiant.

"Et ensuite du Sénégal. C'est fou, non. As-tu déjà entendu parler de la *Méduse*?"

"Une des Gorgones," dit l'Etudiant en hochant la tête.

"Non, je parle du bateau, la frégate *La Méduse*. Le navire amiral d'une petite expédition française qui faisait route vers le Sénégal en 1816 pour y restaurer l'administration après la chute de Napoléon. La frégate s'échoua sur le banc de sable d'Arguin, à quarante miles de la côte africaine..."

"Jamais entendu parler," dit l'Etudiant. "Comment ça s'est passé?"

"Il y avait six chaloupes à bord, insuffisant pour les 405 personnes. Parmi ceux-ci, le futur gouverneur du Sénégal fit construire un radeau avec la mâture de *La Méduse*. C'était une embarcation de fortune sur laquelle on entassa 150 personnes. Quatre chaloupes devaient remorquer le radeau vers la côte du Sahara, mais pour éviter certains accidents, il fallut défaire les câbles reliant trois des chaloupes. La quatrième abandonna carrément le radeau. Schmaltz, le futur gouverneur du Sénégal, donna de sang froid l'ordre de détacher le câble qui reliait sa chaloupe au radeau. L'ordre fut exécuté tout aussi impitoyablement par le premier officier de *La Méduse*..."

L'ami de l'Etudiant regarda sa montre, se leva et mit sa veste.

"Le radeau fut livré à la merci d'une mer peu hospitalière. Ce fut le commencement d'un délirant cauchemar pour les naufragés..."

"Tu ne continues pas ton histoire?" demanda l'Etudiant avec curiosité.

"Je dois y aller," dit l'ami. "Mes parents m'attendent pour le souper. Pourquoi ne lis-tu pas le récit toi-même? Tu le trouveras à la bibliothèque de la ville, au mot *Méduse*. Mais je doute que ton Marin ait quelque chose à voir avec ça..."

L'ami se mit à rire et leva la main en guise de salut. L'Etudiant rit aussi et hocha du chef pour lui répondre.

Le lendemain, l'Etudiant alla à la bibliothèque de la ville et consulta le fichier. Il y avait en effet un livre au titre alambiqué de: *Naufrage de la Frégate la Méduse faisant partie de l'Expédition du Sénégal, écrit par MM. Corréard et Savigny*. C'était une réédition vieille de 17 ans d'une oeuvre originale datant de 1821. La fiche signalait que le livre avait été transféré au magasin. L'Etudiant le fit chercher par un employé et l'emporta à sa turne.

L'après-midi même, il lut le livre en entier. Fasciné, il resta un certain temps à y réfléchir.

Le radeau de La Méduse, abandonné avec cent quarante-neuf naufragés désespérés. Des passagers, des soldats, des marins, des officiers, une femme, avec de l'eau jusqu'au milieu de la taille, du fait de la surcharge. La deuxième nuit déjà, la mutinerie éclate. Les naufragés se séparent en deux camps: d'une part les officiers et quelques passagers, de l'autre, les soldats (Français, Espagnols, Italiens, noirs) et des marins. Les soldats mutinés se sont faits maîtres des rations de vin.

Dans cette nuit de vagues cinglantes et de tempête battante, les deux partis fondent l'un sur l'autre. Bilan: soixante morts, tués ou jetés par dessus bord. Détresse totale, faim et soif poussent les survivants à se jeter sur les cadavres et à se régaler de cette viande.

La nuit suivante se réitère implacablement l'effroi dantesque: vingt malheureux tombent sous les coups de poignard et de sabre. Plus tard, les malades et les blessés sont 'exécutés' parce que leurs maigres rations offrent plus de chances de survie aux moins éprouvés. Tous les corps sont flanqués par dessus bord, sauf un: on le garde comme provision de viande.



Lorsqu'il ne reste finalement plus rien à boire ou à manger, les insensés étanchent leur soif de l'urine des autres. Le treizième jour, le radeau maudit est enfin découvert par la corvette Echo. Quinze morts vivants, la peau des jambes écorchée par le sel de l'eau de mer et à moitié fous sont hissés à bord...

Qui est responsable de la façon dégradante dont se sont passées les choses sur le radeau, pensa l'Etudiant. Le commandant de Chaumareys, qui a causé le naufrage de *La Méduse*? Le gouverneur Schmaltz qui a donné l'ordre de briser le lien entre le radeau et la dernière chaloupe? Ou celui qui a exécuté l'ordre sans sourciller... le premier officier Joseph Reynaud?

Le claquement de la porte d'entrée interrompit brusquement ses méditations. Le Marin rentrait chez lui. Dans l'escalier, le boucan et les gémissements prévisibles. Quelques minutes plus tard, le son de la télévision: les

pleurs de la tempête, le tonnerre des vagues, le craquement du bois, les gémissements et les lamentations.

Cela s'aggrave, pensa l'Etudiant. Nom de Dieu, ça devient de pire en pire...

"Crois-tu à la réincarnation?" demanda l'Etudiant à son rouquin d'ami. Ils étaient de nouveau dans leur café habituel. L'ami regardait par la fenêtre les étudiantes qui passaient.

"Mmh," fit-il.

"A peu près la moitié de la population mondiale y croit, tu sais. Il y a pas mal de philosophes renommés qui y ont très sérieusement songé. Selon Pythagore..."

"*Wishful thinking*", interrompit son ami.

"Je ne sais pas," dit l'Etudiant. "Ecoute, ce livre sur le radeau de *La Méduse* que tu m'as conseillé récemment..."

L'ami suivait des yeux une fille blonde en jeans serrés.

"Tu m'écoutes?" demanda l'Etudiant.

"Mmh," fit l'ami.

"Le gars qui a détaché le câble qui reliait le radeau et la dernière chaloupe, tu sais comment il s'appelait?"

"Le premier officier de *La Méduse*," répondit l'ami. Il se retourna.

"Exact," dit l'Etudiant. "Reynaud, Joseph Reynaud..."

"Tu veux dire..."

"Mon Marin a été appelé comme ça par ce type au Sénégal."

L'autre avança les lèvres et regarda son pote d'un oeil interrogateur.

"Tout le monde a pu voir sur le radeau que Reynaud a défait le câble. Il y avait pas mal de noirs à bord, ils sont tous morts..."

L'ami sourit ironiquement.

"La vengeance d'un de ces noirs à travers les siècles?"

"Les adeptes de la réincarnation semblent être d'accord pour dire que les liens relationnels sont souvent maintenus. Mais il est vrai qu'ils sont chaque fois chamboulés. Le père devient la fille; le frère devient l'amie; le fils, la tante à héritage, une lointaine connaissance, un précieux intermédiaire. Quelque chose comme ça. Le but étant que, via la succession des vies, ils fassent le ménage dans leurs problèmes mutuels. La loi du cause à effet les retient ensemble, tu piges?"

"Non," dit l'ami.

"Quelqu'un qui, à un certain moment, commence à jouer un rôle significatif dans ta vie, pourrait dans cette optique, être quelqu'un que tu as connu dans une vie antérieure..."

"C'est possible que je t'ai connu dans ma vie précédente," ricana l'ami. "Tu étais peut-être bien ma sœur..."

Ils se mirent à rire.

"C'est possible," dit l'Etudiant. Il posa l'index sur son nez et regarda songeur dans le lointain.

"Imagine un peu que cet original agressif à Dakar et mon Marin... Somme toute, il parlait de vengeance. Il peut avoir été un sorcier ou quelque chose comme ça. Ces gars-là ont souvent des capacités psychiques étonnantes."

"Tu as beaucoup d'imagination," dit l'ami.

"Et ces émissions de télé?" demanda l'Etudiant.

"Oui," dit l'ami. "As-tu aussi une explication?"

"Le sorcier du Sénégal a donné l'occasion au Marin de se rendre compte de son passé. Mon voisin projette ses souvenirs dévoilés sur un écran de télévision. Il extériorise son inconscient sur l'écran, comme dans une boule de cristal, compulsivement, hypnotisé par ce qu'il voit. Le chien qui retourne à son vomir."

"Doux Jésus," soupira l'ami. "Tu m'as l'air toi-même bien possédé par cette affaire. J'ai d'ailleurs l'impression que tu n'as pas la moindre notion de la façon dont fonctionne un téléviseur."

"Il y a beaucoup de choses que je ne connais pas encore," dit l'Etudiant. "Je cherche toujours..."

L'ami fixa son regard sur l'Etudiant, surpris. Alors, ils éclatèrent de rire. Mais l'Etudiant pas de bon cœur.

Pendant près d'une heure, l'Etudiant fit des allées et venues dans sa chambre, les mains pressées sur les oreilles. C'était comme si la tempête, le vacarme de la mer démontée et les plaintes déchirantes provenaient de sa propre tête. Il se laissa finalement tomber sur le lit et pressa convulsivement sa tête sous l'oreiller.

Tout d'un coup, un grand bang retentit, suivi d'un craquement fracassant et d'un bruit de quelque chose qui frappait contre le plafond. Le Marin émit un cri désespéré qui s'éteignit à l'instant même. L'Etudiant se releva d'un bond, se hâta vers la pièce de devant et, terrifié, regarda en l'air. Sur le plafond se dessinait une tache humide qui s'agrandissait, des gouttes d'eau en tombaient.

A perte d'haleine, il se rua sur la porte et monta l'escalier comme un fou. Sur les marches, de l'eau rance coulait en petites cascades. La cage d'escalier sentait le poisson pourri.

L'Etudiant ouvrit brusquement la porte du Marin; à l'instant, il fut atteint par une vague moussante qui s'abattit sur ses genoux. Un vent aigu lui coupait le visage; de sa main tremblante, trempé jusqu'aux os, il chercha l'interrupteur à côté de la porte et alluma la lumière. Ce qu'il vit alors fut une hallucination, ça ne pouvait être rien d'autre qu'une hallucination.

Du téléviseur sortait un flot continu et une brise marine soufflait; dans l'écume clapotante qui giclait, tourbillonnait, moussait dans la pièce, flottaient à hauteur du genou des planches détachées, des morceaux de corde, des vêtements effilochés. Le Marin pendait, à moitié agenouillé, devant l'appareil ensorcelé, ses bras flottaient sans vie sur le flot incessant, la tête complètement enfouie dans l'écran éventré...

Lorsque l'Etudiant quitta trois jours plus tard la centrale de police d'Oudaan (où il fut interrogé), il se dirigea tout droit vers la rue du Peuple. Il y connaissait un marchand de télévisions d'occasion. Pendant deux jours, il avait à peine dormi et maintenant il était épuisé.

Mais dans ses yeux cernés brûlait une étincelle malade de détermination. Depuis un certain temps déjà, il était obsédé par un protagoniste de la tragédie de *La Méduse*: le gouverneur Schmaltz. Poussé par une force étrange, irrationnelle, il voulait éprouver coûte que coûte à quel point ses pressentiments latents reposaient sur la réalité...

(Traduction: Yves Verteneuil)